



G. Didi-Huberman

On ne lit jamais seul. Les mots lus résonnent des lectures précédentes et nous accompagnent, tels des guides. Il existe des auteurs vers lesquels on aime se tourner, dans un mouvement irrésistible, pour poursuivre justement une conversation amorcée. Ayant débuté par “L’Optogramme” et les recherches sur l’hystérie –révélant la fascination d’un regard pour une image insupportable–, je poursuis la lecture des textes de Georges Didi-Huberman à la recherche de cette même intensité. Depuis, je sais que poussière, cendres, cire, suie, foudre

sont des mots qui lui appartiennent. Intégrés à ses essais et alimentant ses thèses sur l’image, ils sont devenus *ses* mots, associés à des pratiques artistiques singulières pour mieux les qualifier (Simon Hantaï : l’étoilement ; Pascal Convert : le trait ; Giuseppe Penone : l’image-contact ; James Turrell : la béance ; Claudio Parmiggiani : le souffle) ou pour signaler à notre attention une œuvre, un récit de nudités (Sandro Botticelli : l’image ouvrante).

De tous les concepts abordés par Didi-Huberman, voire ses obsessions, je nomme spontanément : l’Image, le temps, la mémoire. Mais rien n’a été dit encore. Il faudrait parler des images inquiétées, de cet “inconscient du temps” qu’est la survivance, du devenir poussière de la photographie (“Superstition”) qui atteint un paroxysme dans l’essai sur des photographies *rescapées* des camps d’Auschwitz (“Images malgré tout”), de l’empreinte et du moulage, de l’humide, mais aussi de l’organique, voire du viscéral (le sang, les larmes), sans oublier les fantômes (ceux, entre autres, de *L’Image survivante*) et leurs apparitions disparaissantes (*Phasmes*).

Mais peut-être n’y aurait-il qu’un mot à retenir : seuil ; ce lieu, ce temps, cet espace de la métamorphose, du renouvellement de l’Image tel qu’approfondi dans *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde* où Didi-Huberman, à propos du destin de l’homme de la fable de Kafka, dit l’interminable seuil du regard : « faisant s’y rejoindre, dans l’exercice du regard, un deuil et un désir ». Notion également au cœur des œuvres de *Fables du lieu* et dans l’essence même de cette exposition : celle d’écrire un lieu. Elaborer une épistémologie de l’anachronisme (*Devant le temps*), commenter la métamorphose (“Le paradoxe du phasme”), traiter de l’informe chez Georges Bataille, dire la paradoxale “vie” des images (*L’Image survivante*) sont autant de déclinaisons de la notion de seuil, sans jamais toutefois l’épuiser. Indissociable du seuil, le temps. Didi-Huberman nous révèle son attachement au temps, simplement, jusqu’au vertige : prendre le temps ; se donner le temps pour dire le lieu de la création. « C’est en prenant son temps que l’on regarde vraiment. » Se laisser regarder par ce qu’on regarde et accepter d’être désaisi de tout.

En fait, G. Didi-Huberman nous offre un lieu –un espace et un temps– pour penser. Son écriture dit et convie à cet état de latence de la pensée qui rend les choses perceptibles et reconnaissables dans la lecture et, par la suite, à l’observation. Quelques mots glanés à la lecture : “un travail incertain”, “un genre accidentel de connaissance et d’écriture”, “des blocs de latence” traduisent la mouvance caractéristique de sa pensée. Ces mots révèlent une manière de poser un regard sur les choses et une attention à la mobilité du sens ; ils disent la nécessité d’une vigilance face au présent. Il y a chez cet auteur un équilibre troublant entre les idées à approfondir, à fouiller et à déplier (les thèses, le savoir, l’érudition) et des images marquantes (souvenirs, images d’enfance, traces indélébiles d’une histoire intime), signalées avec réserve dans un pudique effeuillement du moi. Difficile de dire quelles sont les vraies obsessions...

Un essai, une conversation, une déambulation, un récit, l’effleurement d’un souvenir ou d’un phantasme, une exposition, chaque fois, la forme du texte se renouvelle. Toutefois, il est toujours question d’une pensée en train de se faire et de se défaire, mouvement d’une pensée à l’œuvre, fragilité du travail de l’écrivain. Observateur patient dans la lecture des signes de l’œuvre et arpenteur des lieux, G. Didi-Huberman ne lit pas seul : A. Warburg, C. Einstein, W. Benjamin, S. Beckett, F. Kafka, J. Joyce, M. Merleau-Ponty, P. Fédida, F. Nietzsche, M. Blanchot l’accompagnent, comme autant de *solitudes partenaires*.

NICOLE GINGRAS

Photo : Georges Didi-Huberman. Né à Saint-Etienne en 1953, G. Didi-Huberman est philosophe et historien de l’art. Il enseigne à l’Ecole des hautes études en sciences sociales à Paris.